

Les personnes âgées dans l'Église. Perspectives d'éthique sociale chrétienne

Thierry Collaud

DANS **REVUE LUMEN VITAE** 2019/3 (VOLUME LXXIV), PAGES 261 À 271
ÉDITIONS **UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**

ISSN 0024-7324

ISBN 9782873246068

DOI 10.2143/LV.74.3.3286828

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2019-3-page-261.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Université catholique de Louvain.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les personnes âgées dans l'Église Perspectives d'éthique sociale chrétienne

Par Thierry COLLAUD¹

Nos communautés ecclésiales sont souvent perçues comme des communautés vieillissantes. Les communautés locales comportent une plus grande proportion de personnes âgées et leurs pasteurs vieillissent. Des communautés spécifiques, en particulier des communautés de vie religieuse, voient l'absence de renouvellement et de membres jeunes menacer leur existence même. À partir d'un constat sociologique indiscutable, on peut ouvrir deux champs de réflexion. *D'une part*, on peut lire ces données comme celles d'une crise de l'Église considérée d'une manière que j'appellerais organisationnelle-entrepreneuriale. L'Église y est prise en considération comme une structure à construire, à promouvoir et dont la pérennité doit être assurée. Cela induit à la considérer comme un produit dont il faut renforcer au maximum l'attractivité. Dans ce sens, partant du postulat que ce qui attire c'est ce qui est jeune et ce qui bouge, on

1 Thierry COLLAUD, né en 1957 à Fribourg, a une formation en médecine, théologie et bioéthique. Il a pratiqué durant vingt ans la médecine générale tout en ayant en parallèle une activité d'enseignant et de conférencier. Depuis 2012, il est professeur à la Faculté de théologie de l'université de Fribourg, titulaire de la chaire de théologie morale spéciale et d'éthique sociale chrétienne. – Adresse : Université de Fribourg, Avenue de l'Europe 20, CH-1700 Fribourg ; courriel : thierry.collaud@unifr.ch.

va lire la présence plus importante des personnes âgées dans l'Église comme un handicap pour son fonctionnement interne et la manière dont elle se présente *ad extra*. *D'autre part*, on peut considérer que l'Église est une communauté qui n'obéit pas entièrement aux règles organisationnelles mondaines et que, plus que soigner son image, elle doit se préoccuper de vivre sa spécificité de Corps du Christ dans le monde. La présence des personnes âgées de manière plus massive en son sein ne serait alors pas à lire comme une crise, mais uniquement comme un facteur impliquant certains rééquilibres pour s'assurer du maintien de la communion, celle-ci et non l'attractivité et l'efficacité opérationnelle étant l'objectif à rechercher.

Dans la réflexion éthique, avant de se précipiter sur un problème, il faut se poser la question de son énoncé. Si le regard sur l'évolution sociologique de l'institution ecclésiale soulève des inquiétudes sur l'avenir de celle-ci, il faut dans un premier temps prendre un peu de recul et questionner le diagnostic lui-même. C'est ce que j'appellerai dans une première partie « un regard sur le regard ». Toujours dans une bonne méthodologie éthique, une fois le regard clarifié et le problème précisé, avant d'imaginer des solutions, il est important de se poser la question des clés d'interprétation que nous utilisons pour penser les données recueillies. Aux notions de vulnérabilité, de dépendance, de créativité et à leurs déterminants théologiques, j'ajouterai les outils herméneutiques de bien commun, de solidarité et de subsidiarité qui sont des principes clés d'une éthique sociale dans la tradition catholique.

C'est alors à partir d'un regard élargi qu'il faut revenir vers la communauté ecclésiale comme un type de communauté qui n'est pas réductible à une entreprise mondaine, mais qui en casse plutôt les codes habituels. Comment, à partir de là, penser la place de tous les âges dans une communauté où « nous sommes tous membres les uns des autres » (Rm, 12, 5-6).

Un regard sur le regard

La question éthique est définie par l'intention qui provoque l'agir, mais aussi par les circonstances de la situation sur laquelle on veut agir. Ce que l'on veut faire et pour quoi on veut le faire. Savoir ce que l'on veut faire avec les personnes âgées est dépendant du regard que l'on pose sur cette catégorie de population. Or, ce regard est très fortement influencé par les images de la vieillesse disponibles dans nos cultures. Dans notre culture occidentale, le paradigme actuellement majoritaire est celui d'une vieillesse comme lieu de la vulnérabilité, de la dépendance et du déclin, mais aussi du conservatisme et du repli. Nous allons vers les personnes âgées en portant en nous ces précompréhensions

négatives et en construisant, avant même l'entrée en dialogue, une « idée de l'autre en soi² », comme le dit Levinas. Ceci nous empêche de faire droit à plusieurs éléments qui pourraient modifier notre regard. D'une part, s'ouvrir à un autre type de précompréhension qui serait celui d'une vieillesse positive comme source de sagesse, d'expérience et de plénitude de vie³, mais surtout le fait que la référence implicite que nous faisons à un paradigme précis nous empêche de considérer que la vieillesse, comme tous les âges de la vie, n'est pas une catégorie homogène, mais qu'elle est le lieu de vécus pluriels où s'entrecroisent pertes et gains, replis sur soi et découvertes, bonheur et malheur. Dans ce sens parler des « personnes âgées » dans un sens générique, c'est se focaliser sur un groupe que l'on circonscrit uniquement à partir de son âge, ce qui est extrêmement réducteur.

Le *paradigme du déclin* qui prédomine malheureusement est aussi celui de la vieillesse comme perte progressive de ce qui faisait la valeur et l'intérêt d'une vie dans l'âge adulte. L'avancée en âge est pensée comme le renoncement progressif à différentes capacités et possibilités. La sagesse serait alors de lâcher prise, d'accepter d'être dans ce qu'on pourrait appeler le *paradigme du sablier* où le sable ne peut que s'écouler vers le bas, où à chaque regard sur le compartiment supérieur on est amené à confirmer de nouvelles pertes et un rétrécissement inexorable des possibles. Face à cela de nombreux auteurs remarquent que, s'il y a bien diminution, pertes et nécessité de *dessaisissement*, ceux-ci ne sont pas sans générer des *ressaisissements*⁴, s'il y a *déprise* ce n'est pas sans possibilité de *reprise*. La vieillesse n'est ainsi pas vue comme le glissement progressif hors d'une manière « normale » de penser et de fonctionner, mais comme l'injonction permanente à reconfigurer son être-au-monde en fonction des circonstances qui sont toujours à nouveau redonnées, comme dans un jeu de cartes où chaque redistribution stimule une nouvelle stratégie de jeu. Toute personne est poussée à la réinvention permanente de sa visée éthique, c'est-à-dire de la manière d'être un humain vivant dans la « visée d'une vie bonne avec et pour autrui dans des institutions justes⁵ ».

Le danger de ce regard éminemment partiel et réducteur, conditionné par le *paradigme du déclin*, c'est qu'il va être projeté sur les communautés où les personnes âgées deviennent numériquement

2 E. LEVINAS, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Livre de Poche, Paris, 1992, p. 43.

3 L. BOUFFARD, « Le bonheur de vieillir : une approche "positive" du vieillissement », dans *Pratiques psychologiques*, 18, n° 2, 2012, p. 161-169.

4 F. GALICHET, *Vieillir en philosophe*, Odile Jacob, Paris, 2015.

5 P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990, p. 202.

majoritaires. Rappelons cependant qu'il ne s'agit que d'une caractérisation chiffrée indiquant un pourcentage de personnes ayant dépassé un âge fixé de manière arbitraire et étant entrées de ce fait dans la catégorie « âgée » considérée d'une manière homogène. La communauté où cette catégorie devient prépondérante va elle aussi risquer de se voir attribuer ces caractéristiques de fragilité de décroissance et de ratatinement. Dit brutalement, si les vieux sont sur la pente glissante qui mène à la mort, est-ce que la communauté où ils sont majoritaires n'est pas, elle aussi, engagée dans la même dynamique, vouée à l'inertie, à la décrépitude et à la disparition progressive ?

Clés théologico-éthiques pour penser la place des personnes âgées dans nos communautés

Créativité – espérance

Comme première prémisse théologico-éthique, nous affirmerons que la vie que nous recherchons pour nous et pour nos communautés ecclésiales n'est pas à produire par nous-mêmes, mais qu'elle nous est continuellement donnée. Deuxièmement, ce don n'est pas celui d'une vie que nous aurions reçue en une fois et que nous devrions consommer tout au long de notre existence, l'ayant presque épuisé à l'âge avancé. Il faut bien au contraire imaginer une vie pleine et totale qui nous est proposée constamment à chaque instant de notre existence. Chaque jour sa traduction concrète doit être réinventée en fonction des circonstances. Dans ce sens, les vieillards sont pleinement des vivants. Penser la vieillesse c'est alors penser la manière de faire advenir concrètement, dans ce temps particulier de l'existence, la vie qui nous est continuellement proposée. C'est dans ce sens qu'on parlera de créativité comme d'une valeur éthique, dans la mesure où la vie bonne recherchée est une vie qui se crée de manière continue et infinie sous l'influence de l'Esprit, « source de vie ».

Qui dit création, dit advenue de ce qui n'est pas encore. Elle est alors objet de l'espérance qui est cette réorientation du regard qui ne se focalise pas sur la perte, le « ne-plus », mais sur ce qui peut encore advenir, le « pas-encore-être⁶ ». Penser cela pour des personnes, c'est faire droit à la manière unique dont elles naissent continuellement au monde. Postuler qu'à tout âge la vie est encore là en puissance, c'est

6 B. N. SCHUMACHER, *Une philosophie de l'espérance. La pensée de Josef Pieper dans le contexte du débat contemporain sur l'espérance*, Éditions universitaires Fribourg, Fribourg, 2000.

aussi tenter de maîtriser le plus possible les obstacles que les circonstances mettent à ce déploiement de leur être : déconsidération sociale, maladies, précarité économique, etc. S'il y a un accompagnement des personnes âgées c'est alors celui, maïeutique, d'une vie à aller chercher et à soutenir pour qu'elle puisse éclore.

Penser cela pour des communautés, c'est aller à la rencontre de la vie qu'elles portent, quelle que soit leur composition démographique. C'est aussi penser leur naissance continue et non leur détérioration inexorable au regard d'un idéal passé.

Vulnérabilité – dépendance

Oui, mais, dira-t-on, les personnes âgées sont une catégorie vulnérable constamment menacée par la dépendance. Est-ce que cela ne les empêche pas de participer à la vie de la communauté et n'en fait-il pas un poids mort qui augmente l'inertie de celle-ci ?

La réflexion sur la vulnérabilité a été amenée, ces dernières années, à considérer celle-ci de plus en plus comme une condition partagée de toute humanité et non pas comme une détermination d'un groupe particulier de population qu'il s'agirait spécifiquement d'aider⁷. Dire la vulnérabilité comme inhérente à l'humain, c'est dire que toute personne humaine, mais aussi toute communauté, déploie la créativité évoquée plus haut sur un fond de vulnérabilité. La vulnérabilité est alors à considérer dans une ambiguïté qui mêle risque et chance. Risque parce que la vulnérabilité dit la blessure possible, accrue encore dans l'exposition de soi où conduit la vieillesse, mais chance parce que la dépendance, le nécessaire renoncement jusqu'au dépouillement donne à la relation à l'autre un caractère inédit et libre d'où peuvent paradoxalement plus facilement jaillir des surprises si le regard sur les personnes et leur abord part de la propre vulnérabilité de l'interlocuteur et non de ses *a priori*. L'exemple de la dépendance extrême du handicap et de la fécondité des rencontres et des relations qu'il peut susciter a été bien mis en évidence dans les communautés de l'Arche⁸. Jean Vanier relève plusieurs fois le renversement qui s'opérait chez les assistants arrivant à l'Arche. Ceux-ci venaient la plupart du temps pour aider et accompagner dans une posture du prendre soin unidirectionnel. Au final, ils avouaient pour la plupart avoir autant, si ce n'est plus reçu que donné,

7 N. MAILLARD, « Le concept de vulnérabilité. De l'anthropologie à l'éthique », dans M.-J. THIEL (éd.), *Souhaitable vulnérabilité ?*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, 2016, p. 9-32.

8 M. VUK, « Disability and vulnerability-Impediments or possibilities ? A hypothesis from the scope of social Christian ethics », dans *Disputatio philosophica. International journal on philosophy and religion*, 19, n° 1, 2017, p. 63-74.

reconnaissant par là le caractère inapproprié d'une séparation entre soignants et soignés, entre assistants et assistés ou entre « normaux » et handicapés.

Bien commun

L'éthique cherche à définir les actes et les attitudes qui promeuvent une vie bonne pour les personnes et aussi pour les communautés. C'est ce que nous appelons le bien commun. Il s'agit du bien propre à une communauté *en tant que* communauté, un plus par rapport aux biens individuels et même à leur agrégation, comme l'orchestre qui joue amène un plus par rapport aux performances isolées des solistes. Cet *être-bien-en-commun* est à rechercher par tous les membres de la communauté et dépend de chacun d'eux. La communauté sera bonne si elle est capable d'intégrer l'entier de ses membres et d'en faire, chacun selon ses potentialités, des acteurs du bien commun. Dans ce sens-là, il est ambigu de parler d'une attention de la communauté vis-à-vis des personnes âgées en se demandant ce que celle-ci peut faire pour elles. Il ne s'agit pas de savoir comment accompagner les personnes âgées de la communauté, mais de ce que nous allons devenir tous ensemble. Même si, compte tenu des différences, des actions spécifiques d'un sous-groupe de la communauté vis-à-vis d'un autre sont envisageables, il ne doit jamais s'agir d'un agir unidirectionnel, mais toujours d'une réciprocité d'agir à partir de laquelle se construit un monde commun qui soit bon. Toute action est prise dans la réciprocité d'un « commun souci les uns des autres » (1 Co 12, 25) et ne peut avoir comme but ultime que le bien de l'ensemble. Si on reste dans la thématique de 1 Co 12, il ne peut être dit à aucun des membres : « Je n'ai pas besoin de toi » (1 Co 12, 21). Ceci signifie que chaque membre de la communauté, si faible soit-il, a son rôle à jouer. Cet *avoir-besoin-de-l'autre* s'applique à chacun. Il n'y a aucun membre de la communauté qui ne fasse que recevoir passivement l'attention et le souci communautaire. Le fait d'attendre quelque chose d'une personne devient le critère de son inclusion dans le corps collectif.

Solidarité – subsidiarité

L'éthique sociale se construit sur une tension indépassable entre la visée du bien commun, c'est-à-dire de l'épanouissement de la communauté en tant que communauté, et le respect de la dignité de chaque personne qui implique également son épanouissement dans sa singularité. Cette tension risque toujours d'aspirer à se résoudre en favorisant un de ses pôles : soit une importance trop grande accordée au collectif qui fait oublier les personnes et leur singularité, soit une accentuation du respect des personnes qui rend toute vision du bien commun sus-

pecte d'empiéter sur les autonomies singulières. La doctrine sociale de l'Église met à juste titre l'accent sur les deux principes de la solidarité et de la subsidiarité pensés comme deux correcteurs des glissements vers le commun ou l'individu.

La *solidarité* vient rappeler à la personne qu'elle n'est jamais seule, mais qu'elle est « sociale », c'est-à-dire qu'elle appartient toujours à un ensemble plus grand. Son action ne peut jamais être purement isolée du commun, elle influence toujours l'ensemble et se répercute sur chacun des autres individus qui le composent. Il en est de même pour l'agir collectif qui implique chaque composante du tout. Dans les sociétés humaines, cette interdépendance se vit activement dans les éléments relationnels du don, de l'accueil, du souci, de la sollicitude ou de la dépendance consentie. Elle signifie la proximité, c'est-à-dire la non-indifférence des uns par rapport aux autres. Jean-Paul II, dans la description extensive qu'il fait de ce principe aux n^{os} 38-40 de son encyclique *Sollicitudo rei socialis*, montre comment ce principe d'interdépendance, de collaboration et de responsabilité mutuelle s'enrichit théologiquement pour prendre la figure de la fraternité et de l'amour sous la motion de l'Esprit.

Si la solidarité empêche l'absolutisation des parties, soit au niveau des personnes individuelles, mais aussi des communautés intermédiaires, la *subsidiarité*, comme correctif inverse, empêche leur non-reconnaissance et leur dissolution. Ce principe prévient l'entité communautaire de prendre le contrôle des entités plus petites qui la composent en lui enjoignant de n'intervenir que comme aide pour que l'entité inférieure puisse déployer au mieux ses potentialités. Dans la perspective du prendre soin, la subsidiarité va par exemple favoriser le *faire avec* l'autre plutôt que le *faire pour* ou à la place de l'autre.

Retour vers nos communautés ecclésiales « vieillissantes »

Avec ces outils herméneutiques et éthiques, tentons de revenir vers nos communautés ecclésiales. Comment apprécier les mutations sociologiques impliquant leur reconfiguration pour tenir compte du nombre plus important de personnes âgées ?

Nous avons vu le risque de se précipiter avec une pré-conception fortement dépendante de notre milieu culturel pour penser ces modifications sociologiques en termes de problèmes à affronter et à résoudre par des stratégies pastorales adéquates. Les éléments d'interprétation éthique développés nous incitent à casser une vision trop simpliste pour faire droit à la polysémie de ces situations qui contiennent en elles des risques et des chances comme toute situation humaine.

Spécificité de l'instituant ecclésial

En appliquant ces considérations à la réalité ecclésiale, il faut se demander plus si cette réalité possède une spécificité par rapport aux autres modes de socialité mondains. Autrement dit, l'Église est-elle une institution ou une entreprise comme les autres ? En particulier, dans la logique du bien commun, il faut se poser la question des critères qui permettent d'évaluer son « bien », c'est-à-dire son succès en termes de déploiement et d'épanouissement. Ce n'est pas ici le lieu pour développer en détail ces questions ecclésiologiques, on se limitera à signaler le risque qu'il y a de sous-estimer la différence entre les marqueurs de réussite d'une entreprise mondaine et les critères d'épanouissement de la communauté ecclésiale. Je me limiterai à signaler une différence fondamentale qui est celle du statut de l'*instituant*, c'est-à-dire du projet constamment réactivé qui porte une institution et qui constamment lui évite de se figer dans un institué qui serait sa propre finalité. L'instituant mondain peut se dire le plus souvent en termes de projet qui une fois initié cherche les moyens de se réaliser. L'instituant ecclésial est lui d'un autre ordre. Il ne naît pas d'une idée ou d'un projet, mais il se reçoit d'ailleurs. La communauté ecclésiale se reçoit comme corps du Christ et sa tâche mondaine consiste à exprimer concrètement cette réalité. L'instituant est ici reçu non pas pour mobiliser des moyens mondains en vue de réaliser un projet, mais comme une communauté déjà réalisée qu'il s'agit de vivre au milieu du monde.

Créativité

L'instituant ecclésial est alors un facteur de relativisation et de libération des contraintes mondaines en vue d'une créativité *ecclésiale*. Si la composition démographique d'un groupe humain peut avoir une importance lorsqu'il s'agit de déployer un projet mondain, elle perd de sa pertinence lorsqu'il s'agit de vivre comme communauté christique. Ce que nous avons vu de la créativité comme déploiement de la vie à partir de situations de faiblesse et de vulnérabilité prend tout son sens dans une théologie néotestamentaire du renversement du couple force-faiblesse, si fortement exprimé par saint Paul. Si la pensée du vieillissement comme faiblesse est contestable déjà en termes d'éthique sociale, elle l'est encore plus en termes théologiques. Au contraire, le vieillissement, comme le handicap pour Jean Vanier, n'est-il pas, dans ses pauvretés et ses dépouillements imposés, le lieu d'où peuvent surgir la vraie vie et la vraie liberté ? Dans cette optique, une communauté vieillissante est-elle un risque ou une chance pour l'Église ?

Dans cette vision globale d'un corps vivant et qui en même temps cherche toujours sa vie, stimulé par la « grâce sociale⁹ », les catégorisations sociologiques différenciant des groupes en fonction de l'âge ne perdent bien entendu pas leur pertinence, mais sont relativisées et surtout passées au crible de ces principes correcteurs que sont la solidarité et la subsidiarité. Les jeunes ou les personnes âgées peuvent et doivent faire l'objet d'une attention pastorale spécifique, mais ce qui est à souligner c'est qu'ils ne peuvent jamais être séparés du corps communautaire. Dans ce sens, c'est un abus de langage de se demander ce que l'Église doit faire pour les personnes âgées. Cela induit l'idée d'une séparation entre l'Église et les vieillards. Or ceux-ci *sont* l'Église, les mettre trop à part ou s'inquiéter de leur trop grande présence dans le corps c'est casser le principe de la solidarité, mais aussi, en laissant sous-entendre qu'ils perturbent le projet ecclésial, faire redescendre ce dernier au niveau d'un instituant mondain.

Bénédictions

En terme théologique, ce que nous avons appelé créativité se dit dès le début comme le fruit de la bénédiction. Dieu bénit l'humain nouvellement créé et par là l'ouvre à la fructification (Gn 1, 28). On a ici la caractéristique principale de la bénédiction divine qui est une catégorie importante pour penser la vie des communautés et des individus. Dans la Bible, la bénédiction est source de fécondité, c'est-à-dire qu'elle favorise l'éclosion des possibles. Toujours, elle favorise la vie. Ce qui est à remarquer c'est que bien que ces éléments pourraient la limiter à une certaine catégorie d'âge dit fécond, comme pour explicitement contredire cela, le récit biblique nous donne à voir la bénédiction à l'œuvre là où justement on ne l'attendait pas ou plus. Ce sont par exemple deux vieilles femmes stériles, Sarah et Élisabeth, qui enfantent des personnages-clés de l'histoire du salut. La bénédiction biblique n'est pas non plus exclusive par rapport à la blessure ou à la maladie. On se rappellera Jacob, au matin de sa lutte avec Dieu, s'en allant boiteux et béni (Gn 32). Un dernier point que l'on remarquera c'est son caractère contagieux, débordant. Elle s'apparente en cela à la catégorie du don. Elle ne reste pas chez la personne qui l'a reçue, mais elle diffuse dans la communauté. La personne bénie devient à son tour source de bénédictions.

La réflexion ecclésiale sur les personnes âgées doit donc tenir compte de l'inattendu de la bénédiction, c'est-à-dire de son caractère non maîtrisable et non assignable à une catégorie sociologique précise. Il s'agira donc d'en postuler la possibilité chez chacun, y compris chez

9 Saint BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, 44, III, 5.

le plus inattendu, et de se mettre mutuellement et réciproquement en position de la partager.

Si on fait un parallèle entre la bénédiction et l'agir de l'Esprit, la prise au sérieux de la métaphore du corps en 1 Co 12 doit nous pousser non seulement à prendre en compte l'utilité mutuelle de chacun des membres évoqués plus haut, mais aussi le fait que chaque membre de la communauté, jeune, vieux, bien portant, malade, valide ou handicapé est porteur d'une motion de l'Esprit Saint « en vue du bien commun » (1 Co 12, 7). L'interpellation ici devrait être double. D'une part, le bien commun du corps ecclésial dépend des charismes de chacun des membres, ce qui veut dire que personne n'est inutile à la vie du corps, ce qui n'est pas toujours évident dans nos tendances à diviser le corps entre actifs et passifs, assistants et assistés. D'autre part, cela suscite l'ouverture hospitalière de la communauté. Tout membre qu'elle reçoit est reçu comme porteur déjà de cette motion pneumatique et de ce fait est reçu en tant que co-constructeur du corps.

Conclusion

Il est assez paradoxal, dans l'Église catholique, de s'inquiéter, comme on l'entend explicitement ou comme on le fait tous inconsciemment, d'une présence accrue de personnes âgées en craignant que cela impacte négativement l'image de l'Église en empêchant chez celle-ci une saine évolution et en la confinant dans un conservatisme sclérosé. Cette Église a en effet à sa tête un personnage de plus de 80 ans, le pape François, qui n'entre dans aucun de ces stéréotypes, mais au contraire fait montre en termes d'éthique sociale d'une audace et d'une créativité interpellante. Un grand quotidien de Suisse romande, dans un article intitulé « Le pape François premier opposant à Matteo Salvini¹⁰ », le met même en opposition avec le « jeune » (36 ans de moins) ministre italien de l'Intérieur qui s'évertue dans une position défensive passéiste et sclérosée.

Bien entendu la gestion pastorale de la communauté ecclésiale doit tenir compte des stratifications, des équilibres et des déséquilibres de cette communauté, mais la réflexion théologico-éthique doit toujours la mettre en garde contre l'importation dans la vie du corps du Christ de schéma mondain soit en termes d'efficacité organisationnelle, soit en termes de préjugés et de classification sociale. Plus encore, la pensée ecclésiale doit toujours et encore se laisser recentrer par le don reçu et surprendre par la voix de l'Esprit qui casse toujours nos lectures mondaines. On peut illustrer cela pour terminer avec l'exemple de la com-

¹⁰ *Le Temps*, 7 juillet 2019.

munauté de Tibhirine, petite, âgée et fragile et qui a pourtant amené et amène encore à l'Église un immense souffle de vie. Frère Christophe, un des moines écrivait : « Malgré et à travers les signes de vieillissement, je nous sens vivants et exerçant chacun notre liberté de vivre — jusqu'à mourir. *Je nous sens plutôt en train de naître...* le plus beau peut nous arriver au cœur du pire¹¹. »

OLDER PEOPLE IN THE CHURCH. A CHRISTIAN SOCIAL ETHICS PERSPECTIVE

The aging of ecclesial communities is a challenge to each of us. The negative images associated with old age in society are in turn projected onto our communities, giving rise to feelings of anxiety about their social visibility and their future. The article seeks to dispel these negative images by showing the potential creativity that can arise from a foundation of vulnerability true of every stage of life. The hermeneutical tools of the common good, solidarity and subsidiarity are then mobilised at the service of an ecclesial community in all its specificity and differences when compared to secular organisational structures and their quest for efficiency.

11 C. LEBRETON, *Le souffle du don : journal de frère Christophe, moine de Tibhirine, 8 août 1993-19 mars 1996*, Bayard/Centurion, Paris, 1999, p. 157 (je souligne).